

## « Tenir l'accompagnement pluriel des jeunes aux parcours complexes. »

**Journée partenariale  
Clermont-Ferrand  
24 juin 2019**

Argument :

« Accompagnements pluriels », « parcours complexes », « réponses diversifiées », « réseau de soins » ... , sont autant de déclinaisons des nouvelles modalités d'accompagnement de jeunes, incapables apparemment d'intégrer les dispositifs classiques des secteurs sanitaires, médico-sociaux, sociaux ou judiciaires. La volonté affirmée des responsables et des acteurs institutionnels est de casser les clivage, faciliter la complémentarité des accompagnements et miser sur les ressources et les capacités de résolution des jeunes et de leur entourage familial. Dont acte.

Mais de quoi et surtout de qui parlons-nous ? Et comment le faisons-nous? Il semble bien que ces jeunes ne se contentent pas de bousculer les institutions, c'est plus précisément notre capacité à nommer et décrire, donc comprendre et expliquer, qu'ils mettent à mal. Si de nombreux discours ont suivi les évolutions des prises en charge, l'outillage conceptuel, lui, a-t-il accompagné ce mouvement ? Pour travailler ensemble il faut élaborer et penser collectivement? En sommes-nous capables ? Une mise à plat du vocabulaire employé, évidemment nécessaire, est-elle suffisante ? A quelles conditions ce qui est dit ou annoncé devient-il opérant ? De quels moyens, méthodes, manières, disposons-nous ? Où puiser les mots et les ressources nécessaires ?

La philosophie, convoquée à cette journée, peut-elle constituer sur ces problèmes autre chose qu'un bavardage disciplinaire supplémentaire ? Oui, si elle reste fidèle à ce qui la constitue : vérifier que les solutions apportées ne se paient pas des oublis ou des évitements de la question initiale. Ce n'est pas une réponse de plus qu'elle peut produire, c'est le statut même de la réponse qu'elle doit interroger. Répondre *à*, ou répondre *de*, Tel est l'enjeu.

---

J'exerce la psychanalyse et ma formation intellectuelle ou universitaire est philosophique. Ce n'est pas un hasard mais la conséquence ou la suite logique de ce que j'ai rencontré dans ma formation d'éducateur spécialisé et « sur le terrain » comme on dit. J'ai travaillé ensuite comme professeur, formateur, directeur et directeur général d'association. Aujourd'hui je continue toujours de « tresser » philosophie et psychanalyse pour, je crois, de bonnes raisons. Je reste en effet persuadé, après ce long parcours, que psychanalyse et philosophie sont les mieux à même de *répondre* au malaise dans la civilisation mis à jour par Freud dans un petit ouvrage inclassable de 1929. J'en rappelle « l'intrigue » : le processus civilisationnel (la sortie de l'état de nature), se rejoue pour chacun à chaque génération et entraîne, aujourd'hui comme hier, un conflit inéluctable entre les aspirations égoïstes et la nécessité de vivre ensemble. Freud nous apprend deux choses :

- Il n'y a pas de société harmonieuse. Le conflit est inévitable. La mise en place des conditions d'accès au bonheur ne suffit pas au bonheur.
- Cette tension à l'œuvre dans l'individu, se projette et s'effectue dans le champ social et l'affecte au point où il en devient lui-même acteur. Il est cause et remède.

Les formes d'expression de ce malaise sont multiples, diverses, évolutives, situées historiquement. La résolution (l'apaisement peut-être) n'est pas simple. Elle est question d'équilibre, d'aménagements, d'agencements. Je souhaite soutenir et développer aujourd'hui, que nous avons avec ces jeunes - si difficile à nommer, à désigner, à décrire - l'illustration *manifeste* du malaise actuel<sup>1</sup> dans la civilisation. Ici le malaise prend la figure de la *crise* et ce n'est pas un hasard si elle survient à l'adolescence. Cette crise, en toute logique, affecte aussi bien l'individu que le segment social sur lequel elle se projette : les institutions scolaires, sanitaires, médico-sociales, sociales, judiciaires pénales ... . Si nous voulons tenir notre perspective il faudra apprendre à traiter ensemble la situation individuelle et la réponse institutionnelle. Cette crise peut être comparée à une brûlure : elle se propage tant qu'elle trouve du combustible. Mais, surtout, le remarquable dans la brûlure est que brûlant et brûlé finissent par se confondre : le brûlant devient brûlé et le brûlé brûlant. La crise paroxystique d'une jeune peut rapidement contaminer une équipe ... et réciproquement. Ce qui est essentiel est de sortir de l'opposition et du jeu de rôle « coupable-victime » entre le jeune accueilli (ou pas justement) et l'institution accueillante (ou plaçante). Je renvoie sur cette question - cruellement existentielle - de la crise, à la conférence et au texte de Henri Maldiney<sup>2</sup> : « *Existence, crise, et création* » où il évoque (trop rapidement car à titre d'exemple) la crise chez les adolescents<sup>3</sup> d'une façon remarquable et à mon sens inégalée<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Il faut prendre actuel dans les deux sens de : « actualité » et « en acte ».

<sup>2</sup> Henri Maldiney (1912-2014) est un philosophe français qui a développé une pensée de l'existence humaine et une phénoménologie de la rencontre en croisant ses méditations sur le langage, l'art et la maladie mentale. Pour plus d'informations on consultera avec profit le site de l'association internationale Henry Maldiney qui se consacre à la transmission de son œuvre ([henry.maldiney.org](http://henry.maldiney.org)).

<sup>3</sup> Il est plus correct de parler de « crise à l'adolescence » que de « crise d'adolescence ».

<sup>4</sup> Cf. Henri Maldiney, *Existence, crise et création*, in « Maldiney, une singulière présence », Les belles lettres, Paris, 2014.

« *Crise et création sont les discriminants de l'existence comme telle. Elles seules peuvent en éclairer le sens propre en tant que moments antilogiques de sa constitution paradoxale. [...] c'est dans la crise et la création qu'il se dérobe ou qu'il s'expose à ce qui constitue dimensionnellement son être, l'instauration de sa propre possibilité. (p.219) [...] « l'adolescent est aux prises plus que tout autre avec la question de sa propre temporalité qu'il*

Ces jeunes révèlent des « failles » dans le système. C'est à partir de ces « failles » que l'on tente de nommer ces jeunes, et non l'inverse, comme on pourrait s'y attendre, à partir de ces jeunes que l'on nommerait les « failles ». On ne désigne pas l'incapacité des institutions à les recevoir mais l'incapacité dans laquelle ils sont de « prendre place » dans l'institution. Ça donne par exemple le joli terme d'incasable. Ce sont pourtant ces failles qui constituent le point de départ de toute réflexion, et ça vaut aussi bien pour le sujet que pour les institutions. Il faut partir d'elles, c'est sur elles qu'il faut travailler pour qu'elles ne deviennent pas *faillites*.

La fausse bonne idée par excellence est de vouloir combler ces failles. Vouloir les « bétonner »<sup>5</sup>. Cette faille, au niveau du sujet, est produite par son inscription dans le symbolique, qui l'extrait du réel et, concomitamment, le maintient à distance des autres, du monde et de lui-même. Ce décollement permet l'éloignement (théoriquement sans se perdre) et le rapprochement (théoriquement sans se confondre), il permet le mouvement, la *mobilité*. L'on sait que c'est à boucher cette fêlure que travaille le processus névrotique en voulant réduire cet écart jusqu'à faire un (avec soi-même, avec l'autre, avec le monde). Coïncidence impossible, heureusement, puisque c'est cette béance, cette division, qui ouvre pour le sujet le champ de ses possibilités *i.e.* la contrainte de ses choix. Ce qui est à l'œuvre pour le sujet, l'est également pour le corps social, nous l'avons dit, ici l'institution. Ainsi la seule question qui vaille et qui vaut également comme réponse - et je pourrais arrêter mon exposé ici - est : comment transformer cette faille en ouverture (au monde, aux autres, à soi) ? Il faut pour cela accepter le vide, sans succomber au vertige.

## **I/ Assignation à résidence ou parcours ? (essence ou existence)**

Une des manières usuelles de recouvrir ou voiler la faille (institutionnelle) est l'hyperspécialisation : on repère et on identifie un « public » particulier et on met en place, des accueils et des accompagnements adéquats. Les prises en charge deviennent de plus en plus pointues, accompagnées d'un vocabulaire de plus en plus précis. Sauf qu'ici, pour ce qui nous concerne, contrairement à l'autisme par exemple, le mot manque. « Incasable », « patate chaude », parfois utilisés, ne sont pas des termes très rigoureux ou porteurs tout le monde en conviendra<sup>6</sup>. Il faut prendre au sérieux ce défaut de dénomination et s'y arrêter. Il peut être considéré, non seulement comme une faiblesse ou un manque, mais comme le signe

---

*découvre comme la dimension même de son pouvoir être. » [...] « La crise de l'adolescence est co-originaires une crise de soi et une crise du monde » [...] L'adolescent ne veut pas être aimé il veut être compris. Il ne veut pas être aimé avant d'être soi, c'est-dire-être aimé pour un autre. Il veut être compris selon son être propre. » (p.222-223). La conférence est disponible sur DVD. On peut la commander sur le site de l'association internationale Henri Maldiney.*

<sup>5</sup> Je me permets de renvoyer sur cette question à mon article : « *le pouvoir d'être vulnérable* » in :Traverses, revue du CEAI Centre-val-de Loire n°1 , *Tous vulnérables ?*, 2017. La vulnérabilité est un autre nom ou une forme de ces failles.

<sup>6</sup> « 5 à 10% des adolescents décrétés très difficiles, c'est-à-dire en très grande difficulté psychologique et sociale ne sont pas supportés par les structures d'aide et d'assistance traditionnelles [...] Ils sont désignés au fil des modes nosographiques et des centres d'intérêt des cliniciens : pervers, insoumis, cas limites, psychopathes et personnalités anti-sociales et criminelles dans les pays anglo-saxons. Nous essaierons de préciser qui sont ces sujets impossibles, exclus de partout et par tous que nous avons appelés faute d'un meilleur terme INCASABLES. » J.P. Chartier, *ni vraiment fous ni simplement délinquants : les incasables*, journées d'études, Vaucresson, 4-5-6 mai 1988. Visiblement la question ne date pas d'hier.

et le rappel d'un problème éminemment philosophique : l'incapacité du langage conceptuel à « dire » l'existence humaine, à rendre compte du fait singulier d'exister. Ce langage chosifié, objective, conceptualise, et de fait généralise.<sup>7</sup> Maldiney nous le rappelle avec force et talent :

*« Vous qui avez affaire à l'homme malade vous avez affaire à l'homme. Bien entendu. Mais très souvent mal entendu. Car il arrive que le regard que nous portons sur l'homme malade soit accommodé si fixement sur la maladie que nous cessons de voir l'homme et ne comprenons plus alors ce qu'est sa maladie. »<sup>8</sup>*

Je m'étais moi-même, il y a déjà quelque temps, pris un peu les pieds dans le tapis en proposant le terme « *atopique* » pour désigner ces jeunes ou ces situations. Le risque est d'alimenter, malgré la prudence de mise, la tentation de catégoriser ou de typologiser. « Atopique » peut signifier : « qui n'a pas encore trouvé le lieu et les modalités de résolution de ses problèmes » puisqu' *Atopos*, en grec, signifie à la fois :

- qui n'a pas de lieu
- que l'on ne peut ni classer ni trier
- qui irrite et qui dérange.

Ce sont ces trois déclinaisons du malaise que ces jeunes partagent, et non une appartenance à une quelconque catégorie sociologique ou nosographique définie<sup>9</sup>. Bref, le terme fonctionne s'il est pris comme signal et nous convoque, à chaque fois, à l'élaboration. Il rate s'il crée une nouvelle catégorie, ou pire, entraîne la création d'un lieu commun pour l'accueillir. Regrouper dans un même lieu (même nouveau et prévu pour) ceux qui ne tiennent dans aucun lieu n'est pas forcément une bonne idée ... il est vrai que jouer aux chaises musicales ne vaut pas mieux ! L'apport positif de ces situations ingérables est le rappel que l'existence n'est pas affaire de gestion mais de *rencontres* ... L'incapacité de catégoriser (de faire entrer dans une case) marque peut-être (sûrement) les limites d'une méthode et d'une modalité de théorisation : celle de l'objectivation du sujet<sup>10</sup>.

Parler d'assignation à résidence ou de parcours c'est évoquer métaphoriquement le vieux couple philosophique : « essence/existence ». Disons pour aller vite que, classiquement, l'existence c'est pour une chose le fait d'être (un étant), et l'essence c'est ce qu'elle est (ses traits assignables et caractéristiques : sa définition). Classiquement toujours l'essence précède l'existence : avant de fabriquer, de construire une chaise ou une table il en faut l'idée. C'est le boulot de l'ingénieur. Après on peut les produire en série et contrôler, dans le cadre d'une charte qualité, que chacune corresponde bien au modèle. Pour l'être humain c'est plus compliqué mais ça marche aussi. Dans le christianisme par exemple Dieu fait l'homme à partir

---

<sup>7</sup> Par exemple Descartes, à l'issue des méditations métaphysiques où il met en évidence la certitude de son existence ne peut répondre à la question « que suis-je ? » que par la formule générale : « une chose pensante ». Il répond par un « quoi » et non par un « qui ». Ce sont poésies, littératures et art en général (en résonance avec les formations de l'inconscient : rêves, lapsus, mots d'esprits ...) qui exprimeront de manière privilégiée la réalité de la singularité existentielle.

<sup>8</sup> Henri Maldiney, *Penser, l'homme et la folie*, Million, Grenoble, 2007, p. 215. La maladie n'est pas ajoutée à l'existence, elle est une composante de cette existence. Elle est toujours vécue par quelqu'un.

<sup>9</sup> La tentation - pour ne pas dire l'erreur - des sciences sociales est de penser que résoudre le point deux entraînera de fait la résolution des points un et trois.

<sup>10</sup> L'échec est inscrit dans l'oxymore

d'une certaine idée (de lui-même) et on pourra alors évaluer la valeur d'une existence en mesurant la distance qui la sépare du modèle. Le saint est celui qui aura su faire coïncider essence et existence (dont l'existence aura rejoint l'essence). C'est cela être assigné à résidence : devoir occuper une place définie à l'avance. Évidemment dans cette perspective la sécularisation du monde pose un gros problème : quelle définition ? quel modèle ? et surtout qui va toucher les droits d'auteurs ?

On fait en général Remonter à Kierkegaard (début XIXème) ce courant philosophique qu'on appelle l'existentialisme et qui inverse la perspective. On peut le résumer par cette lumineuse formule de Sartre dans *l'existentialisme est un humanisme* : « l'existence précède l'essence ». Elle veut dire, pour l'être humain, qu'il ne peut y avoir de définition de lui qu'à posteriori et non à priori. Je ne suis que ce que j'ai été, et le reste du temps j'existe *i.e.*, pour reprendre cette fois une définition d'Henri Maldiney, que je me tiens « hors de moi en avant de moi ». Exister c'est se tenir « hors de soi en avant de soi... à dessein de soi (en vue de sa propre réalisation) ». je ne suis pas confiné dans l'intimité douillette d'une intériorité mais je suis pro-jeté hors de moi ,condamné à être au monde ... avec d'autres. Autrement dit, exister ce n'est pas « être » (assignation à résidence), c'est « avoir à être » (voilà le parcours). Attention ce parcours ne consiste pas à simplement rejoindre sa résidence, il en est la construction. L'existence n'effectue pas un destin (ou réalise une nature comme pour l'animal), elle ouvre des possibilités. Qui dit possibilités (au pluriel) dit choix et qui dit choix dit doute, inquiétude, souci, angoisse ...et responsabilité (qui a la même racine que répondre). Ce qui va qualifier l'existence ne sera plus alors la distance à la norme (l'adaptation du comportement) mais son « authenticité ». Qu'est-ce à dire ? Que les choix liés aux ouvertures de possibilités sont *effectivement* les siens. Ca ne se mesure pas, ça s'éprouve. Comment ? J'y reviendrai.

Les conséquences pratiques sont assez évidentes. Privilégier la notion de parcours semble pertinent et fait d'ailleurs l'unanimité dans l'ensemble des secteurs du champ sanitaire et social. Il faut juste s'assurer que tout le monde s'entende sur le terme et qu'il ne soit pas vidé de sa signification. Tous les itinéraires et tous les chemins empruntés ne sont pas des parcours. Si un parcours est une succession de choix parmi des possibilités constamment ouvertes, encore faut-il que possibilités il puisse y avoir. A quelles conditions, y- a-t-il, pour un sujet, possibilité d'ouverture des possibilités ? Cette possibilité première n'est pas une possibilité parmi d'autres , elle est la condition préalable (a priori) des possibilités.<sup>11</sup> Cette possibilité des possibilités Maldiney l'appelle le *transpossible*. Cette distinction n'est pas un jeu sur les termes, elle concerne directement les modalités d'intervention de tout accompagnement et les projets d'établissement. Offrons-nous des possibilités à un jeune ou permettons-nous à un jeune de s'ouvrir à ses propres possibilités ?

C'est l'adolescence qui, comme en écho au stade du miroir, convoque le sujet à sa transpossibilité. C'est avec et sur ce transpossible, que doivent porter les efforts éducatifs et thérapeutiques. C'est par cette attention que peut s'accomplir le « passage », la mutation de la faille en ouverture (la sortie du tunnel). Accompagner un parcours oui. Mais d'abord le rendre possible : sortir du blocage (immobilisme) ou de son envers : l'errance. A la clinique

---

<sup>11</sup> Elle fait défaut dans la schizophrénie par exemple.

de La Borde<sup>12</sup>, par exemple, qui constitue quand même un ensemble important sur plusieurs hectares il n'y a pas de signalétique. Ce n'est pas un oubli ou une négligence, c'est une volonté. Pour trouver son chemin (pour aller à l'accueil ou à la cuisine) il faut *s'adresser à quelqu'un* qui va *répondre*. Pour trouver son chemin il faut en passer par l'autre (trompeur, farceur, mutique, bienveillant etc. ..) ce n'est pas la même chose que lire un panneau. Ce qui est drôle c'est que chacun – résident ou salarié - une fois les lieux repérés crée son propre itinéraire pour aller d'un point A à un point B, et ce n'est pas toujours le plus court<sup>13</sup>.

Je ne vais pas trop filer la métaphore, c'est toujours un peu risqué, mais il est évident que créer des autoroutes, baliser des sentiers de randonnées, accompagner (en marchant avec) ou - c'est plutôt mon option - confier une boussole, ne sont pas équivalents. Ce qui est certain, concernant ces jeunes dans le champ qui nous préoccupe, c'est qu'il est nécessaire de ne pas penser leur parcours comme un progrès linéaire, en ligne droite, sur le modèle du parcours scolaire où ce n'est que le temps qui est ajustable. Comment mettre en place des possibilités d'accueil qui rendent un parcours possible avec ses sinuosités, ses allers et retours, ses hésitations, ses erreurs, ses résolutions ? Nous sommes au cœur de votre recherche.

## **II/ Admission ou accueil (expliquer ou comprendre)**

Jean Oury, justement, distinguait soigneusement admission et accueil. L'admission est question de procédures. Elles ne sont pas à négliger. Il y a celles qui sont obligatoires, que la loi impose. Et celles dont se dotent les institutions ou établissements dans leurs projets respectifs. Dans les procédures d'admission, en général, des rôles précis sont dévolus au personnel en fonction du statut (éducateur, psychologue, chef de service, directeur ...etc.). Chacun est à sa place. L'accueil est d'une autre nature, et surtout il concerne tout le monde : le personnel dans son ensemble (y compris administratif ou technique) ... et les autres enfants ou jeunes s'il s'agit d'un lieu collectif. Disons que l'admission est affaire de méthode, l'accueil de *manière*. La méthode est importante, je n'en doute pas, mais ce qui m'intéresse c'est plutôt la manière. Pourquoi ? Parce qu'elle est conditionnée et conditionne ce que les phénoménologues nomment *Stimmung* et qu'on peut traduire à peu près par « ambiance », « humeur », « climat », « tonalité ». Le protocole d'admission peut être pertinent ou efficace. Tant mieux si c'est le cas, c'est préférable. L'accueil lui, est réussi ou raté. Vous pouvez avoir des protocoles d'admission extrêmement sophistiqués et des accueils ratés, et vice versa. Que faut-il ? quelles sont les conditions nécessaires pour réussir un accueil ? La réponse est d'une simplicité désarmante : que le lieu soit accueillant. C'est ça la *Stimmung*. Remarquons que je parle prioritairement d'un lieu accueillant et pas des personnes. C'est en effet le lieu qui prime, les personnes « suivent », elles se mettent au « diapason »<sup>14</sup>. A condition toutefois de ne pas être repliées sur elles-mêmes, mais « ouvertes », « réceptives » au lieu.

---

<sup>12</sup> La clinique de La Borde, à côté de Blois, fondée en 1953 par le psychiatre Jean Oury (1924-2014) est un haut lieu de la psychothérapie institutionnelle. Né pendant la seconde guerre à l'hôpital de St Alban (48) ce mouvement humaniste de la psychiatrie considère qu'il faut également traiter l'institution et le malade. Oury et Maldiney furent très proches.

<sup>13</sup> On pensera ici à Fernand Deligny et à sa graphie des déplacements quotidiens des jeunes autistes sur le domaine, baptisée si heureusement : lignes d'erre.

<sup>14</sup> « Accord » peut être également une traduction de *Stimmung*.

L'admission ne dure que le temps de l'arrivée. L'accueil est un « souci <sup>15</sup> » permanent. Le principe directeur est qu'au bout d'un certain temps l'accueilli devienne accueillant. Pour illustrer ce passage accueilli-accueillant on peut utiliser le terme d'hospitalité puisqu'en français le terme hôte qualifie aussi bien l'accueillant que l'accueilli. Le philosophe Jacques Derrida propose une définition radicale de l'hospitalité (comme valeur) qui peut nous inspirer. Il dit qu'accorder l'hospitalité (on devrait dire offrir l'hospitalité) c'est accepter intégralement l'altérité de l'autre. C'est le prendre tel qu'il est, là où il en est, sans rien exiger ni attendre en retour. Ça peut constituer une modalité d'accueil, la première. Elle ne peut cependant suffire, si on travaille à une évolution ou une transformation du sujet, à son intégration (insertion, inclusion...etc.) dans une société qui, jusqu'à plus ample informé, est démocratique, républicaine, laïque, libérale et capitaliste. La prise en compte de cette évolution peut orienter un parcours institutionnel et le choix des structures d'accueil.

Passer de l'errance au parcours nécessite de passer de l'admission à l'accueil. C'est quoi, plus précisément, être bien accueilli ? C'est toujours aussi simple : c'est rencontrer une personne et pas une fonction<sup>16</sup>. Ça marche aussi bien au guichet de la poste que dans un service de pédopsychiatrie. Ce que nous *éprouvons* - je reprends le terme que j'avais opposé à la mesure - dans le fait d'être accueilli, c'est la qualité de la *présence* de l'autre. « Présence », le maître mot est lâché. On saisit immédiatement la proximité entre présence, comme actualisation perceptible d'une manifestation, et « présent » (le temps de la conjugaison : être là maintenant). Peut-être moins celle avec « présent » (le cadeau, le don, même si le détour par l'hospitalité nous y a introduit). Pour penser l'accueil il faut entendre les deux. Présence est le mot longtemps choisi par Maldiney pour traduire le terme heideggérien de *Dasein* qui caractérise le mode d'être de l'existant humain<sup>17</sup>. On peut aussi traduire par « *y être* ». Y être ou ne pas y être telle est la (vraie) question ! Ce « y être » équivaut à une « présence à ». Il nous faut l'ouverture du « y -i grec » pour que s'effectue la présence « à » : présence aux autres, mais également au monde, et à soi-même. Le *Dasein* est indissolublement, structurellement, lien, liaison, articulation entre « être soi », « être avec les autres », « être au monde ». Le *Dasein* n'est pas équivalent au sujet (notre chose pensante de tout à l'heure) qui, pour se découvrir, ne se fonde que sur lui-même en escamotant (par le doute) son corps, les autres et le monde sensible. La phénoménologie de la présence, en se démarquant d'une phénoménologie de la conscience, réhabilite la sensibilité. Ce glissement a des conséquences pratiques énormes<sup>18</sup>. Ce qui est difficile est de penser la présence comme une ouverture, alors qu'on se la représente plutôt comme une adhérence, une adhésion, un ancrage. Ce n'est pas faux. Il faut juste ne pas oublier l'ouverture : ce vide qui l'a rendu possible<sup>19</sup>.

Si l'ouverture aux autres, au monde et à soi est de même « nature » on peut considérer qu'agir (travailler) sur l'une va agir sur les autres. C'est une correspondance au sens le plus

---

<sup>15</sup> Je ne peux pas développer ici l'importance de ce terme heideggérien (*Sorge* en allemand). Il faut le prendre dans les deux sens « d'inquiétude » et « d'attention portée ».

<sup>16</sup> Quelqu'un qui existe, qui n'est pas assigné à résidence ...

<sup>17</sup> Nous pouvons maintenant nous accorder sur le fait « qu'existence humaine » est un pléonisme. Seuls les humains existent. Les autres vivants se suffisent à vivre.

<sup>18</sup> Une certaine psychiatrie, inaugurée par Ludwig Binswanger, ne s'y est pas trompée.

<sup>19</sup> Je ne peux évidemment pas citer, encore moins développer, les multiples évocations, descriptions, conceptualisations rendant compte de l'importance de cette « place vide ». Je renvoie quand même, à titre d'exemple à : la perte et au manque chez Freud et Lacan, l'Entre (Aïda) chez le psychiatre et phénoménologue japonais Kimura Bin et le philosophe François Julien, et bien sûr l'ouvert et le transpassible chez Henri Maldiney.

baudelairien du terme. On peut alors choisir sa perspective d'intervention en espérant les mêmes conséquences sur les autres déclinaisons. Certains diront que ça se pratique déjà et ils auront raison. Mais, il me semble que le pendule des pratiques oscille régulièrement entre seulement deux des trois termes - le sujet et/ou le groupe - et que le troisième - le rapport au monde - tombe régulièrement à l'eau. Nous serons sans doute d'accord pour dire que privilégier l'accompagnement individuel ou collectif donne des indications sur l'accueil et donc sur les parcours puisque ces choix sont évolutifs et peuvent se succéder. Je suggère juste, que pour les « jeunes dont nous parlons », il faut plutôt<sup>20</sup> intervenir sur « l'être au monde ». Ce qui les caractérise c'est quand même, et nous retrouvons une forme contemporaine du malaise dans la civilisation, le déracinement. En d'autres termes : ils ne savent plus où ils habitent.

### III/ Habiter – (bâtir et penser)

Le monsieur des incasables dit quelque chose de très juste dans son intervention de 1988. C'est dans sa partie intitulé « repères cliniques » où il repère que « l'incasable type » vit :

- Au présent immédiat
- Au passé pas simple
- Au futur inexistant

Il a raison et c'est joliment tourné. C'est pourquoi il faut axer le travail sur le présent - par la présence - pour donner sens et consistance au passé et au futur. Ce présent des adolescents « difficiles », qu'il nomme immédiat, est un présent sans présence, oscillant sans cesse entre une distance infinie (ne pas y être) et une collision/collusion avec le réel (être englouti, débordé, submergé). Le monde ici n'existe que sur le mode de l'environnement proche, duquel est attendu la satisfaction immédiate des besoins. Une des formes exemplaires, si on peut dire, de cette non-présence au monde est l'attitude de consommation. Déjà en 1958 Hannah Arendt prévenait que le pire qui puisse arriver à notre société soit qu'elle se transforme en une société de « travailleurs sans travail », ce qui, en son langage, signifie une société de « consommateurs sans les moyens de la consommation<sup>21</sup> ». Aujourd'hui son cauchemar est devenu réalité, bien au-delà de sa désespérance. Remarquons au passage combien le terme « d'usagé », utilisé pour désigner le « public » accueilli ou accompagné, illustre parfaitement la situation

L'accueil doit devenir *séjour*. Le séjour n'est pas une durée, c'est une manière d'être au monde, non pas celle de la résidence, mais celle de l'habitation<sup>22</sup>. Son envers est *l'arraisonement*. Nous arrivons là au port de la pensée heideggerienne. Dans une série de textes cruciaux pour nous<sup>23</sup> il montre qu'exister et habiter sont une seule et même chose :

---

<sup>20</sup> Plus tôt ?

<sup>21</sup> Chez Hannah Arendt le travail n'est pas considéré dans ses dimensions positives émancipatrices comme pour Hegel ou Marx. Elle reprend et affine, concernant les activités humaines, les distinctions de la Grèce antique entre travail, œuvre et action en valorisant les deux dernières, laissant au travail la seule destination, ingrate et nécessaire, de subvenir aux besoins.

<sup>22</sup> Le séjour désigne un mode d'être authentique (lié à une présence à l'environnement) qui inclut la pensée.

<sup>23</sup> In Martin Heidegger, *Essais et conférences*, Gallimard, Tel, Paris, 1980. Plus particulièrement la section II : *Que veut dire penser ? ; Bâtir habiter penser ; La chose ; l'homme habite en poète.*

« Être homme veut dire habiter<sup>24</sup> ». Chaque nouveau venu dans le monde, pour reprendre la belle expression d'Arendt, est un habitant du monde, pas un résident. Je n'ai pas le loisir de développer mais deux éléments importants sont à considérer :

- 1) L'habitation précède logiquement la construction (le bâti) : « *c'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons construire* <sup>25</sup> »
- 2) « habiter » est au centre du triptyque « bâtir-habiter-penser », les deux autres termes font ainsi miroir. C'est dire que la pensée procède de la même manière que le bâti et s'origine dans le même terrain : l'habitation.

C'est parce que l'homme est capable d'habiter qu'il *a-ménage* l'espace le transformant en *lieu*<sup>26</sup>. Le lieu est ce qui rassemble. Pour accueillir il faut des lieux, les bâtiments ne suffisent pas. C'est ce qu'a réussi la psychothérapie institutionnelle : transformer des centres de soins en lieux, non pas de soins, mais d'habitation. C'est parce qu'ils sont habités qu'ils sont soignants et non parce qu'ils seraient soignants qu'ils sont habités.

L'accueil implique une certaine horizontalité : être-avec, ensemble, sur le même plan. Cette horizontalité, ce partage, cette co-présence, ouvre un espace<sup>27</sup> de relations, de communications, qui permet (ou peut permettre, encore faut-il y être ...) de *se comprendre*.<sup>28</sup> C'est cette tonalité partagée (qui vaut donc aussi bien pour les uns que pour les autres), notre fameuse *Stimmung*, qui rend possible et qui produit cette compréhension, cette *saisie* immédiate, directe et globale [de l'autre]. Nous sommes, non pas aux antipodes, mais à quatre-vingt-dix degrés du modèle théorique habituelle : celui de l'élévation, de la pensée pure et du regard de surplomb<sup>29</sup>, celui qui ne cherche pas à comprendre, mais à expliquer. Certes, cette compréhension n'est pas très objective, mais ça tombe bien puisque ce ne sont pas des objets qui sont concernés. Remarquons qu'elle n'est pas non plus purement ou simplement subjective : elle n'est pas une construction ou une représentation produite par le sujet, elle est une réceptivité active ou participante, via la *Stimmung*, du monde-à-portée-de-main, celui sur lequel j'ai *prise*.

Dans *com-prendre* il y a « prendre » d'où les termes de « saisie » et de « prise ». Le modèle de la compréhension est bien celui de l'exploration tactile et le langage ne s'y trompe pas. Il suffit d'entendre que cette « prise » sur le monde partagé (*com-prise*) s'accompagne d'une possible *mé-prise* ou *dé-prise* et donc du risque de *se mé-prendre* ou de *se dé-prendre*. Comprendre n'est pas maîtriser (expliquer) ce qui laisse place à la *sur-prise* pour qui peut *se* (laisser) *sur-prendre*. C'est cet inattendu (la *sur-prise*), par l'étonnement provoqué, qui (r)ouvrira le champ des possibilités. Ce monde, dont la *Stimmung* constitue le 5<sup>ème</sup> élément,

---

<sup>24</sup> p. 172

<sup>25</sup> *Id.* p. 192

<sup>26</sup> « Léger et puissant le pont s'élançait au-dessus du fleuve. Il ne relie pas seulement deux rives déjà existantes. C'est le passage du pont qui seul fait ressortir les rives comme rives. C'est le pont qui les oppose spécialement l'une à l'autre. C'est par le pont que la seconde rive se détache en face de la première. Les rives ne suivent pas le fleuve comme des lisières indifférentes de la terre ferme. Avec les rives le pont amène au fleuve l'une et l'autre étendue de leur arrière-pays. Il unit le fleuve, les rives et le pays dans un mutuel voisinage. Le pont rassemble autour du fleuve la terre comme région. [...] Le lieu n'existe pas avant le pont. » M. Heidegger, *Id.*, p. 180/182

<sup>27</sup> Que les phénoménologues appellent : « pathique »

<sup>28</sup> Je laisse volontairement flotter l'ambiguïté du « se » comprendre : comprendre l'autre ? soi ? les deux ?

<sup>29</sup> L'objectivation.

c'est celui du quotidien, de la vie quotidienne, de la quotidienneté. On perçoit alors, on comprend (!) toute l'importance du travail au quotidien, de ce « bricolage<sup>30</sup> » du quotidien qui signe, maintient et transmet la qualité et la fécondité de l'accueil.

Cette compréhension-là n'est pas forcément suffisante pour résoudre ou faire progresser les situations confiées. Nous sommes bien d'accord. Elle est néanmoins nécessaire et la faire surgir nécessite de réfléchir et de travailler constamment aux modalités concrètes d'accueil. Il faut ensuite « re-prendre ». Une *re-prise* est nécessaire, à et de cette première compréhension. Elle est l'affaire du dispositif institutionnel de travail. Ce dispositif est ce qui permet l'*élaboration*, et c'est l'élaboration (à chaque fois renouvelée) qui va permettre de répondre à la situation. Les dispositifs, quand ils sont bien construits, éliminent ces impasses improductives de la pensée qui rangent la pratique, le « faire » d'un côté, et la théorie, le savoir ou la connaissance de l'autre. Dans ce cas de figure l'élaboration en général disparaît, au profit d'une co-(é)laboration, vantée, proclamée et désirée mais qui, comme son nom l'indique, n'est la plupart du temps que le produit d'un rapport de forces. Encore une leçon de la psychothérapie institutionnelle : c'est le dispositif qui est thérapeutique, pas le thérapeute<sup>31</sup>.

#### **IV/ L'accompagnement diversifié. Accueil et parcours.**

Tout cela ne répond pas encore à la question du parcours, entendu comme passage, voulu fluide et sans rupture, d'une modalité d'accompagnement à une autre, d'un établissement à un autre, d'un financement à un autre. Arrêtons-nous un instant sur cette épineuse question de la prise en charge à plusieurs. Les établissements ont en général, à leur niveau, traité et réglé ce problème. Comment ? en inventant l'*équipe*. Une équipe n'est pas simplement une addition de salariés, un nombre abstrait, ou une quantité plus ou moins importante. Elle a deux fonctions principales, outre la complémentarité éventuelle des statuts ou des formations :

- elle évite que quelqu'un soit le seul autre du sujet accueilli ( ou se prenne pour le seul autre dans une relation de toute puissance). Bref, elle évite le face à face entre l'un et l'autre.
- Elle permet (théoriquement) de porter (la misère du monde) à plusieurs : de répartir la charge.

Le dispositif de travail reliant « ambiance-connaissance-expérience-compréhension-élaboration-savoir » tresse des liens souples entre les membres de l'équipe qui deviennent chacun point de capiton<sup>32</sup> de cette « portance » collective. Pour le dire autrement le sujet singulier qu'est le jeune accueilli (je) va pouvoir s'adresser non à une plusieurs personnes du

---

<sup>30</sup> Le terme bricolage est adéquat et ne doit pas être perçu comme péjoratif. Cf. Claude Lévi-Strauss qui distingue soigneusement la pensée du bricoleur de celle de l'ingénieur dans *La pensée sauvage*, (Agora Pocket, Paris, 1990). On se référera aussi utilement à *L'invention du quotidien* de Michel de Certeau (Folio, essai) ou encore, plus ardu, à *Phénoménologie du monde quotidien*, du philosophe Bruce Bégout

<sup>31</sup> Plus précisément : à l'intérieur d'un dispositif thérapeutique chaque statut, quelle que soit sa fonction, a un rôle thérapeutique. Y compris le thérapeute ...

<sup>32</sup> L'image qu'on pourrait donner est celle du filet à provision : on y retrouve l'importance du vide. Il est souple, adaptable aux contenus et particulièrement résistant. C'est son élasticité et son tressage qui lui permettent de porter de lourdes charges..

singulier (tu) mais à une autre première personne plurielle (nous). L'équipe porte à plusieurs et *répond* à plusieurs. Cela n'empêche pas la singularité de chacun de ses membres, bien au contraire. Jusque-là rien de bien compliqué ; ça peut rester ainsi, il suffit de poursuivre cette même logique. Il faut alors veiller à ce que cette équipe (unie et liée) ne se prenne pas à son tour pour l'unique : le seul autre de l'un (ou le seul un de l'autre, c'est équivalent). Encore une fois il sera question de dispositif, mais au niveau d'un établissement par exemple s'il compte plusieurs équipes. Établissement qui à son tour ... Et c'est là où ça coince. C'est là qu'il reste à inventer et construire des dispositifs territoriaux sur les mêmes bases : porter, répondre, faire équipe. Bâtir des ponts entre tous les acteurs sur le modèle de celui de Heidegger.

Ce qui est certain c'est que si on veut diversifier les accueils ils doivent être divers ! Ce n'est pas un truisme, mais une mise en garde. Si tout le monde fait la même chose dans des endroits différents pensés à l'identique on est mal parti. Ensuite il faut qu'ils soient complémentaires et reliés par une certaine logique, une nécessité interne. J'ai indiqué une piste en évoquant l'hospitalité comme possible première possibilité d'accueil. Il y en a une deuxième, qui me permettra de conclure.

## **V/ Le malaise et la loi.**

Ce que Freud repère comme malaise a évidemment été déjà aperçu au cours de l'histoire puisqu'il accompagne le processus civilisationnel lui-même. Le XVIIIème siècle a tenté de le résoudre en voulant répondre à cette question, neuve et moderne, liée à l'avènement du sujet autonome: comment vivre libre (et ensemble)? Rousseau et Kant ont la même réponse (même si elle ne porte pas sur même champ) un peu surprenante : en se soumettant à la Loi. Se soumettre pour être libre il fallait y penser. C'est pourtant ici que gîte le 2<sup>ème</sup> axe, l'orientation, la direction, le *sens*, d'un parcours possible. Les problématiques complexes, auxquelles nous sommes confrontées, sont, en effet, souvent la marque visible, d'un imbroglio concernant les différentes dimensions de *la* loi. C'est d'autant plus vrai pour les enfants souffrant de troubles psychiques. Je rappelle que l'intégration de la loi est la finalité de tout processus éducatif. Elle se constitue en trois étapes ou trois niveaux :

- L'accession à la représentation de soi, des autres et du monde. La loi représente ici la dimension symbolique qui constitue le monde comme humain en ouvrant la possibilité de lui donner du sens par différenciations significatives. L'enfant est « appelé », par la parole portée et garantie par l'Autre à s'extraire d'une économie purement pulsionnelle pour s'assumer comme représentant de ses représentations dans un monde toujours déjà commun et partagé.
- Le passage de *La* loi *aux* lois, ou l'intégration de ce qui est permis et interdit dans une société donnée à un moment précis de son histoire. C'est la soumission aux normes, aux usages et au droit positif qui régulent, ordonnent et encadrent le « vivre ensemble ». (*cf.* Rousseau, le contrat social)
- La loi morale, ou l'obéissance aux lois qu'on s'est fixé à soi-même. C'est l'idéal d'émancipation propre au siècle des lumières : la soumission aux lois que l'on découvre en raison comme valant universellement et pour tous. C'est cette intégration de *la* loi qui permet de porter un regard critique sur *les* lois en usage et de les

combattre ou se révolter lorsqu'elles sont iniques ou injustes. (cf. Kant, fondement de la métaphysique des mœurs)

Cette progression n'est pas toujours linéaire ou chronologique. Elle représente les étapes attendues de la résolution, de l'aménagement de notre fameux conflit permanent entre satisfaction personnelle (y compris pulsionnelle au premier niveau) et l'intérêt général. Elle est dialectique et chaque moment dépassé n'a pas pour autant disparu, il est toujours prêt à ressurgir. Les différentes modalités d'accueil et d'accompagnement peuvent se penser, avec ce repérage, comme autant de déclinaisons et de variations autour de cette préoccupation majeure qu'est le rapport à la loi. La notion de parcours prend ainsi tout son sens : ce seront les modalités les mieux adaptées, aux vues des circonstances, pour travailler l'intégration de la loi qui en dresseront la carte. Schématiquement nous pouvons mettre l'enfant en présence de la loi sous trois formes : le rapport direct, l'abstraction, l'intériorisation, qui, même si elles sont toujours articulées, sont repérables. Les différentes modalités d'accueil privilégiant un de ces aspects (c'est du moins ce à quoi il faut s'attacher) l'orientation du jeune peut se préciser et sortir du : « supporte ou pas le collectif ».

- Le rapport direct c'est l'idée d'une présence incarnée de la loi ou un adulte répond, en son nom, dans un cadre quotidien, par une relation de proximité, à ce qui est bien ou mal, juste ou injuste, autorisé ou interdit, négociable ou non<sup>33</sup>
- L'abstraction c'est le passage (le détour) par un règlement écrit et opposable qui fixe les règles d'une vie en collectivité et clarifie l'appartenance à un groupe ou à une institution<sup>34</sup>
- L'intériorisation c'est le passage des normes (droits positifs) aux valeurs (universelles). Elle nécessite des supports et des soutiens pour accéder à l'autonomie et à une citoyenneté véritable, à des choix de vies décidés, respectueux de l'existence des autres<sup>35</sup>

A cela il faut ajouter des lieux et des espaces où se conjuguent, par la diversité des activités proposées, ces trois formes<sup>36</sup>.

Ce travail sur et avec la loi permet d'utiliser et de combiner des structures existantes comme jalons d'un parcours où des allers et retours sont possibles entre ces dimensions, au gré des nécessités, sans que ces changements soient vécus comme des échecs ou des régressions. Il permet aussi d'en inventer et d'en créer d'autres, de répondre à de nouveaux problèmes, voire les anticiper.

## **Conclusion :**

Je suis parti pour mon propos de la difficulté, voire l'impossibilité, de nommer ces jeunes, d'en constituer une catégorie homogène. Je voudrais faire remarquer, pour conclure,

---

<sup>33</sup> Par ex : placement familial, lieux de vies ...

<sup>34</sup> Par ex : MECS, ITEP ...

<sup>35</sup> Par ex : Appartements autonomes, AEMO, Prévention spécialisée ...

<sup>36</sup> Par ex : accueil de jour, atelier, club thérapeutique ...

que cette difficulté se prolonge dans le flou du vocabulaire utilisé pour décrire ces fameuses situations : « difficultés multiples », « situation complexe », « jeune à la croisée des chemins » etc. ... Et lorsque l'on nomme les réponses apportées on peut encore déceler la trace de cette difficulté par une certaine « tension » entre les termes employés : « accueil séquentiel », « placement à domicile » par exemple<sup>37</sup>. Cette approximation linguistique est positive si elle ouvre à la recherche de sens (et donc à l'élaboration), et catastrophique si le mot, par son apparence de réponse, occulte la question.

Le premier terme du titre de cette journée est crucial : « *tenir* ». Il entraîne les déclinaisons : *main-tenir* ! *con-tenir* ! Comment parvenir à *maintenir* un accompagnement efficace et à *contenir* ces jeunes à l'intérieur de limites ou de cadres qui régulent une violence qui semble de moins en moins supportable<sup>38</sup>? Comment tenir des projets ou des suivis éducatifs, sociaux ou thérapeutiques en protégeant et préservant les salariés exposés en première ligne ? Comment *Re-tenir* des jeunes en rupture, en partance ... ? Comment ne pas lâcher ? Nous avons vu qu'il fallait essayer de répartir la charge (affective, émotionnelle, de travail) et entourer aussi bien le jeune que l'équipe ; mettre en place une série d'aménagements, d'accueils et d'interventions divers ; inventer des solutions nouvelles et innovantes. Le tout produit par des services et des établissements relayés par d'autres (c'est ce qui se fait en général) et reliés par une concertation et une *coordination clinique* (ce qui est plus délicat à mettre en place) . Ainsi nous pouvons tenter de *répondre* à ces situations toujours nouvelles et singulières.

Il reste à *répondre de* . Nous sommes confrontés à des problèmes de société dans lesquels nous avons notre part - mais que notre part- et il ne faut pas attendre du secteur qu'il les solutionne entièrement. Cette société dans ces aspects les plus caricaturaux a fait rupture avec l'agir communicationnel (Habermas) pour laisser place à l'inertie tyrannique des répondants. Tout le monde a connu cette expérience d'heures passées à taper des numéros sur le clavier de son téléphone pour être baladé, au son d'une voix synthétique, d'une place vide à une autre place vide. Si par miracle, ou à force d'acharnement, vous finissez par attraper un interlocuteur, il vous répondra - avec les mots stéréotypés du protocole qu'il a sous les yeux puisque la conversation est enregistrée « dans le souci constant d'améliorer la qualité et le service rendu – qu'il ne peut pas vous répondre, mais qu'il ne manquera pas de transmettre à qui de droit. Il va de soi que si vous essayez de parler au qui de droit en question vous vous heurtez à une fin de non-recevoir. Et si, par miracle ou à force d'acharnement, vous arrivez à déloger le qui-de-droit de sa torpeur, ce sera pour qu'il vous oriente vers un autre qui-de-droit et ce jusqu'à la fin des temps. Ce type de situation rend fou n'importe quel sujet normalement constitué. Vous cherchiez un répondant, vous n'avez trouvé qu'un répondeur. Il y a des parcours de jeunes qui s'apparente parfois, avouons-le, à cette comédie.

Rien que notre part dans le malaise dans la civilisation, certes, mais toute notre part. Un enfant ça ne doit pas répondre, c'est bien connu. C'est vrai ! Un adulte si. C'est même ce qui le désigne comme adulte. C'est à cette place, quasi vacante aujourd'hui, celle du

---

<sup>37</sup> En fait ce n'est pas nouveau : l'exemple le plus remarquable, moins usité aujourd'hui, est : « pré-délinquant ». Je défie quiconque d'en donner une définition

<sup>38</sup> Certains parcours de jeunes nécessiteraient momentanément des accueils extrêmement contenant. Pour autant accueillir un jeune qui est sur un registre psychotique (qui n'a pas intégré la loi) et un autre qui manifeste un registre plus sociopathique (qui rejette toute loi) ne peut pas avoir le même type de fonctionnement.

répondant, que nous convoquent ces jeunes. Le répondeur donne des réponses (préenregistrées ou préformées) . Il est parfois intarissable. Le répondant répond de lui-même (de son dire) et des autres.

*« ...le répondant : celui dont les paroles assument le sens de l'autre jusqu'à ce que l'autre, l'assumant dans ces même paroles, devienne lui-même son propre répondant. <sup>39</sup>»*

On ne peut pas mieux dire, je crois, l'essence et la finalité du travail, qu'il soit éducatif ou thérapeutique, et la place, la position qui est assignée à celui qui s'y engage. A partir de là une éthique est possible : répondre n'est pas combler ou satisfaire, c'est, au moins, ne pas se dérober. Chacun est renvoyé ainsi à sa propre responsabilité. Ne pas se dérober c'est tenir<sup>40</sup> . Si la responsabilité est l'affaire de chacun, ce tenir là, peut, et doit même, être collectif. « celui dont les paroles assument le sens de l'autre » doit être plusieurs (un je pluriel, un nous). Ainsi s'éclaire la mission de la coordination et les conditions de sa mise en place : articuler et porter les deux sens de répondre.

E. Elsener  
Juin 2019

---

<sup>39</sup> Henri Maldiney, *Regard Parole Espace*, L'âge d'homme, Lausanne, 1973, p. 54

<sup>40</sup> « Tenir l'être et non la pose » autre expression de Maldiney. On pourra la rapprocher avec profit du « Ne pas céder sur son désir » de Lacan.